La Comédiathèque

La corde



Jean-Pierre Martinez



comediatheque.net

Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation publique, professionnelle ou amateur,
vous devez obtenir l'autorisation de la SACD : www.sacd.fr

La Corde

de Jean-Pierre Martinez

Dans un pays sous la coupe d'un tyran, alors que la contestation gronde et que la répression fait rage, un médecin et un prêtre s'affrontent sur la question de savoir si le devoir sacré de leurs fonctions respectives prime ou non sur celui des citoyens qu'ils sont aussi l'un comme l'autre. L'enjeu n'étant rien moins que la vie ou la mort du dictateur et par conséquent le maintien du régime ou l'accélération de sa chute...

Personnages

Le médecin

Le prêtre

© La Comédiathèque

Le cabinet d'un médecin militaire, au sein du Palais Présidentiel. Rien ne permet de situer ni le lieu, ni l'époque mais, trônant au-dessus du bureau, le portrait en majesté d'un général en uniforme et bardé de décorations indique que l'action se situe dans un pays sous la coupe d'un tyran. Le médecin, en blouse blanche, est assis derrière son bureau. Il peut avoir n'importe quel âge, mais cet âge contribuera évidemment à la caractérisation de son personnage. Il sort une image médicale d'un dossier, se lève, et va l'examiner à la lumière d'une fenêtre imaginaire située du côté du public. Le téléphone sonne. Il revient vers son bureau, remet l'image dans le dossier, et saisit le combiné.

Médecin – Oui, sergent...? Oui... Très bien, faites-le entrer...

Un prêtre en soutane noire entre. Il peut être jeune ou vieux, mais son âge, et sa différence d'âge avec le médecin, influera sur son personnage et sur la relation entre eux.

Prêtre – Capitaine...

Le médecin se lève pour l'accueillir.

Médecin – Bonjour mon Père... Ou devrais-je dire lieutenant ? Car vous êtes militaire, vous aussi.

Prêtre – Le temps des moines-soldats est révolu. Je suis d'abord l'aumônier du Palais. Comme vous êtes avant tout médecin, j'imagine. Nous n'avons pas vocation à être affectés à des unités combattantes, n'est-ce pas ? Notre mission est de soutenir nos camarades et de leur venir en aide au besoin.

Médecin – Nous ferions tous deux de piètres combattants, j'en ai peur.

Prêtre – Je peux vous appeler Docteur, si vous préférez.

Médecin – Appelez-moi comme vous voudrez, mon Père... Tant que vous ne m'appelez pas mon fils...

Prêtre – J'essaierai de m'en souvenir.

Médecin – En tout cas, merci d'être venu si rapidement. À vrai dire, vous êtes le premier. Mais je vous en prie, asseyez-vous... Je peux vous offrir un café ? Une viennoiserie...

Prêtre – Merci, ça ira. *(Il s'assied)* Et donc... c'est pour un vaccin, je crois.

Médecin – Vous n'avez pas peur des piqûres, j'espère...

Prêtre – Non... En revanche, je vous confesse avoir égaré mon carnet de vaccination.

Médecin – Rassurez-vous, aucun de mes patients n'a jamais été en mesure de me montrer son carnet de vaccination. Moi-même, je ne suis pas sûr de savoir ce que j'ai fait du mien...

Prêtre – Dans ce cas, je suis à votre disposition, Docteur.

Médecin – Tout le monde au Palais va y passer, vous savez... Avec tous les virus qui traînent en ce moment... Le Général est en pleine forme, mais il n'a plus vingt ans. Même s'il ne sort plus guère du Palais, il faut le préserver au maximum de toutes les contaminations qui pourraient venir de l'extérieur. Pour cela, il faut vacciner son entourage immédiat. Et toutes les personnes qui pourraient être en contact avec lui.

Prêtre – Bien sûr. Autrefois on appelait cela le cordon sanitaire, je crois...

Médecin – Espérons que cette méthode soit plus efficace en médecine qu'en politique...

Prêtre – Je prie pour le Général tous les jours, mais j'ai parfaitement conscience que le secours de la science n'est pas à négliger.

Médecin – Oui... Nous nous partageons le travail, en quelque sorte. En tant que médecin particulier du Général, je veille à la salubrité de son corps. En tant que son confesseur, vous veillez sur le salut de son âme.

Prêtre – Et je ne sais pas qui a la tâche la plus ardue...

Le médecin semble surpris par cette remarque discrètement subversive, qui l'encourage à la confidence.

Médecin – En effet, nous vivons des temps difficiles. Comme médecin du Palais, je ne suis pas directement confronté aux problèmes auxquels mes confrères ont à faire face, mais je sais que ces derniers jours les blessés affluent à l'hôpital.

Prêtre – Les récentes émeutes ont fait beaucoup de victimes. Lorsque la médecine ne peut plus rien pour ces malheureux, il m'arrive d'aller leur prodiguer quelque réconfort avant qu'ils ne rendent leur âme à Dieu.

Médecin – Les émeutes... ou plutôt leur répression impitoyable.

Prêtre – On ne peut pas laisser le désordre s'installer, n'est-ce pas...? Espérons qu'une solution pacifique pourra être trouvée au plus vite.

Médecin – L'espérance... C'est le domaine de l'Église... La rue serait davantage portée sur l'exigence.

Prêtre – Entre l'espérance et l'exigence, il y a peut-être une place pour la négociation. Vous ne croyez pas à la possibilité d'une transition démocratique ?

Médecin – Une transition démocratique...? Alors que le leader de l'opposition vient d'être arrêté et jeté en prison sans même un simulacre de procès ?

Prêtre – Je n'ai pas dit que j'approuvais ces méthodes...

Médecin – La répression s'intensifie un peu plus chaque jour... Je crains surtout une guerre civile. Et quand une guerre a éclaté, il n'y a plus de place pour le compromis. La paix ne peut plus se faire qu'entre un perdant condamné à la reddition et le gagnant qui dicte ses conditions.

Prêtre – Si guerre il devait y avoir, elle ne ferait que des perdants... Vous êtes croyant, Docteur ?

Médecin – Je vais à la messe en famille le dimanche... Pour l'ambiance... Je crois en certaines choses... Certaines valeurs...

Prêtre – C'est un début...

Médecin – J'aimerais croire davantage en votre Dieu, mon Père. Mais par les temps qui courent, les raisons de douter ne manquent pas...

Prêtre – C'est en forgeant qu'on devient forgeron, paraît-il. Et c'est parfois en priant qu'on retrouve la foi... C'est pourquoi les rites sont aussi importants dans toutes les religions.

Médecin – Jusqu'à présent, j'allais surtout à l'église pour avoir le sentiment d'appartenir à une communauté. Mais dans notre pays, ceux qui vont à la messe sont devenus une faction, dont je ne suis pas sûr de vouloir encore faire partie.

Prêtre – De tout temps l'Église a été instrumentalisée par le pouvoir, hélas.

Médecin – Certains la tiennent pour un simple instrument du pouvoir.

Prêtre – C'est pourquoi avant tout il faut croire en Dieu, même quand on se méfie de l'Église.

Médecin – Avant même de croire en Dieu, il faut croire en l'Homme, me semble-t-il. Croyez-vous en l'Homme, mon Père ?

Prêtre – Je crois en la possibilité de sa rédemption devant Notre Seigneur. Pour le reste, je m'en remets à la Loi des hommes.

Médecin – Je vois... Rendre à César ce qui est à César... et s'en laver les mains. Même lorsque César est devenu un tyran ?

Le prêtre semble mal à l'aise.

Prêtre – J'ai pour vocation d'écouter, Capitaine. Et je n'ai pas une âme de délateur. Néanmoins je vous recommande la prudence. Nous sommes au Palais, pas dans un confessionnal, et ici les murs ont parfois des oreilles...

Médecin – Allons mon Père... Vous n'êtes pas un moine. Vous ne vivez pas dans un monastère, coupé du monde. En ne faisant rien, nous cautionnons, vous le savez bien... Vous aussi, vous avez une responsabilité...

Prêtre – Bien sûr... Aucun de nous ne peut s'exonérer de ses responsabilités. Je ne suis qu'un homme, comme vous. Les prêtres aussi ont des péchés à confesser, vous savez...

Médecin – La confession d'un prêtre, ça ne doit pas être si terrible à entendre... La vanité... La gourmandise... La tentation... Entendre celle d'un dictateur sanguinaire, chaque dimanche avant l'office... Devoir l'absoudre de ses crimes... Ce n'est sans doute pas si facile...

Prêtre – Vous me permettrez de garder sur ce point le secret que m'impose ma fonction... Mais j'ai le sentiment que c'est un problème plus spécifique qui vous préoccupe...

Médecin – En effet, ce n'est pas seulement pour un vaccin que je vous ai fait venir.

Prêtre – Je vous écoute...

Le médecin semble hésiter.

Médecin – Je ne sais pas si vous connaissez cette histoire. Lorsqu'il était enfant, Hitler est tombé dans une rivière en plein hiver. Un camarade s'est jeté à l'eau au péril de sa vie pour le sauver. Ce garçon héroïque est devenu prêtre...

Prêtre – Je ne la connaissais pas... Et quel enseignement en tirez-vous ?

Médecin – Si cette bonne âme avait laissé le jeune Adolf se noyer, le cours de l'histoire en aurait été changé, n'est-ce pas ?

Prêtre – Probablement...

Médecin – On dit que d'un mal peut parfois naître un bien. C'est donc aussi qu'une bonne action peut engendrer une catastrophe.

Prêtre – Parfois, sans doute.

Médecin – D'où cette question philosophique, qui pourrait presque être un sujet d'examen : est-ce vraiment faire le bien que de sauver la vie d'un tyran qui se noie ?

Prêtre – Mais dans cette histoire, il ne s'agissait que d'un enfant...

Médecin – Oui...

Prêtre – Un enfant dont le destin n'était pas forcément tout tracé.

Médecin – En effet...

Prêtre – Le destin de cet enfant aurait pu être tout autre, si sa vie par la suite avait été différente. Si par exemple il n'avait pas échoué deux fois à l'examen d'entrée de l'Académie des Beaux-Arts de Vienne, il serait peut-être devenu peintre...

Médecin – C'est une possibilité.

Prêtre – Allez-vous imputer aussi à ses examinateurs la responsabilité de l'Holocauste ?

Médecin – Je ne sais pas...

Prêtre – Au final, le destin d'un homme résulte d'une multitude de hasards successifs.

Médecin – Et si tous ces hasards n'en étaient pas vraiment ? Si nous n'étions que les pauvres effets des multiples causes qui nous déterminent ? Si tout était déjà écrit ?

Prêtre – Dans ce cas, il était déjà écrit qu'Hitler échapperait à la noyade. Et qu'il échouerait à son examen d'entrée aux Beaux-Arts. Et personne n'est responsable de ce qu'Hitler a fait par la suite. À part lui-même, bien sûr.

Médecin – Pour vous, le déterminisme resterait donc soumis au libre arbitre ?

Prêtre – Ce qui est sûr, c'est que personne ne peut prévoir l'avenir avec certitude. En tant que médecin, vous sauvez des vies. Des vies d'enfants, aussi. Sans savoir ce que ces enfants deviendront...

Médecin – Oui, mais si je le savais...? C'est une simple hypothèse. Si c'était moi qui avais vu le jeune Adolf se noyer. En sachant ce qu'il allait devenir. Un monstre...

Prêtre – C'est une hypothèse absurde, je vous l'ai dit... Et quoi ? Vous auriez laissé cet enfant se noyer...?

Médecin – C'est la question que je me pose... *(Le médecin se tourne vers le public)* Que je vous pose...

Le prêtre se fige, comme si le temps s'arrêtait, et un changement de lumière indique que cette adresse au public, qui brise le quatrième mur, est comme une parenthèse dans le déroulement du spectacle.

Médecin – Imaginez... Vous vous promenez au bord d'une rivière et vous apercevez un enfant en train de se noyer. Vous savez que cet enfant est Adolf Hitler. Vous lui tendez une corde pour le tirer de là ou pas ? Il ne s'agit même pas de risquer votre vie en vous jetant à l'eau. Et à l'inverse, vous pouvez parfaitement feindre de ne pas l'avoir vu. Vous n'avez pas à choisir entre l'héroïsme et la non-assistance à personne en danger, vous avez juste à prendre une décision. Il vous appelle au secours. Qu'est-ce que vous faites ? Vous lui lancez une corde pour le sauver ou vous le laissez mourir ? Pas facile de répondre à cette question, n'est-ce pas ?

Un temps.

Médecin – Qui lui tend une corde ? Levez la main... *(Le temps pour le public de lever ou non la main)* Qui regarde ailleurs et passe son chemin ? Levez la main *(Le temps pour le public de lever ou non la main)* D'accord... Et maintenant... si ce n'était pas le jeune Hitler, mais un homme ou une femme politique qui pourrait devenir un tyran s'il était élu. Je ne sais pas moi... Qui vous savez... Vous lui tendez la main pour le sauver ou pas ? Pas facile, n'est-ce pas ? Y a-t-il une seule réponse de principe à cette question, dictée par la morale... ou bien faut-il faire du cas par cas ? Et alors où situer la limite ? Selon quels critères sauver l'un et laisser mourir l'autre ?

On revient à la lumière et à la situation précédente, comme si cet aparté n'avait jamais eu lieu. Et on reprend l'action là où on l'avait laissée.

Prêtre – Je sens que votre questionnement n'est pas seulement théorique.

Médecin – J'ai besoin d'un conseil, en effet. Mais vous l'avez dit, nous ne sommes pas dans un confessionnal...

Prêtre – Si tel est votre souhait, je peux vous entendre en confession.

Médecin – Et vous ne pourriez alors révéler à personne ce que je vous aurais dit ?

Prêtre – C'est le principe du secret de la confession, en effet. Comme celui du secret médical.

Médecin – Pardon mais... par les temps qui courent, je me vois mal attendre mon tour à confesse.

Prêtre – Un prêtre peut entendre une confession n'importe où.

Médecin – Ici ? Et maintenant ?

Prêtre – En tant qu'aumônier de ce Palais, je suis à votre disposition.

Médecin – Très bien, alors je souhaite me confesser, mon Père...

Le prêtre passe de la posture de la conversation à celle de la confession, tout en se signant.

Prêtre – Ensemble, prions pour que Dieu nous donne la grâce de reconnaître nos péchés.

Médecin – Amen...

Prêtre – Je vous écoute, mon fils.

Médecin – J'ai un cas de conscience à vous soumettre, mon Père.

Prêtre – Je ferai de mon mieux pour vous éclairer. Selon les principes de Notre Seigneur.

Médecin – J'ai examiné le Général il y a quelques semaines. Un examen de routine. Et j'ai décelé chez lui une anomalie cardiaque... qui a ensuite été confirmée par d'autres examens.

Prêtre – Une anomalie...?

Médecin – Un anévrisme de l'aorte abdominale, plus exactement... Eh oui, même les dictateurs ont un cœur, vous savez...

Prêtre – C'est fâcheux, en effet... Et c'est grave, j'imagine...

Médecin – Oui.

Prêtre – Mais cela peut se soigner ?

Médecin – Par la chirurgie et par un traitement adapté, oui. Si c'est pris à temps.

Prêtre – Alors en quoi est-ce un dilemme pour vous ?

Médecin – Si je signale cette anomalie à l'un de mes confrères, le Général sera soigné et il vivra encore pendant des années...

Prêtre – Et...?

Médecin – Si je ne la signale pas, il mourra dans les semaines qui viennent. Demain, peut-être. Et la dictature ne lui survivra sans doute pas...

Le prêtre reste un instant sans voix.

Prêtre – Vous n'y pensez pas sérieusement...?

Médecin – C'est une occasion unique de changer le cours de l'histoire, non ? De faire tomber ce régime en épargnant la vie des opposants qui chaque jour sont fusillés dans les cours des prisons. Ou qui tombent sous les balles de la police en manifestant dans les rues. Vous évoquiez tout à l'heure la possibilité d'une transition démocratique...

Prêtre – En condamnant à mort un de vos patients qui a placé sa vie entre vos mains ?

Médecin – Pour en sauver beaucoup d'autres, oui. Pourquoi ne pas considérer cela comme un acte de résistance ?

Prêtre – Parce qu'avant d'être un citoyen engagé, vous êtes médecin ! Vous êtes lié par le Serment d'Hippocrate !

Médecin *(citant le serment d'Hippocrate)* – Je ne provoquerai jamais la mort délibérément. Primum non nocere...

Prêtre – D'abord, ne pas nuire...

Médecin – C'est bien pour cela que j'ai parlé d'un cas de conscience... Aujourd'hui, je dois arbitrer entre deux injonctions contradictoires. Le médecin m'ordonne de ne voir que le malade, et de le soigner. Le citoyen me dit de considérer les crimes de cet homme et de le laisser mourir pour l'empêcher d'en perpétrer d'autres.

Prêtre – Vous oubliez le militaire, qui se doit d'obéir aux ordres.

Médecin – Obéir aux ordres... À ce compte-là, au procès de Nuremberg, il n'y aurait eu que des acquittements. Tous affirmaient qu'ils s'étaient contentés d'obéir à leur chef...

Prêtre – Vous vouliez mon conseil, n'est-ce pas ?

Médecin – Je ne me suis pas engagé à le suivre... Mais je vous écoute...

Prêtre – Que le médecin fasse son devoir, en respectant son serment. Libre ensuite au militaire de ne pas suivre des ordres qu'il juge indignes. Et au citoyen de se révolter en se livrant au besoin à des actes de résistance.

Médecin – Mais aujourd'hui, le militaire et le citoyen sont impuissants face à un appareil répressif d'une redoutable efficacité. Seul le médecin a le pouvoir de mettre un terme à la dictature, en précipitant la mort du dictateur.

Prêtre – En tant que médecin, vous vous donnez un pouvoir de vie et de mort sur vos patients ? Vous vous prenez donc pour Dieu ?

Médecin – Puisque votre Dieu permet à un tyran de rester en place, il faut bien que les hommes s'en mêlent pour le faire tomber de son piédestal.

Prêtre – Mais en tant que médecin, vous êtes investi d'une fonction sacrée, comme moi. Tout homme a le droit d'être soigné, quelles que soient ses actions passées, comme tout coupable a le droit d'être défendu, quels que soient ses crimes.

Médecin *(ironique)* – Et tout pécheur a le droit d'être pardonné, quelle que soit la gravité de ses fautes, n'est-ce pas ?

Prêtre – S'il se repent sincèrement, oui.

Médecin – Le Général vous a-t-il dit en confession qu'il se repent de ses crimes ?

Prêtre – Cela aussi relève du secret qui s'impose à un confesseur.

Médecin – S'il s'en repent, en tout cas, ça ne l'empêche pas de continuer à assassiner impunément tous ses opposants. En tant que directeur de conscience, si je peux me permettre, vous ne semblez pas avoir une grande influence sur lui.

Prêtre – Comme vous, les tyrans sont convaincus d'œuvrer pour le bien du peuple. Ils prétendent agir selon leur Foi, et se posent même souvent en défenseurs de la religion...

Médecin – Vous n'avez pas l'air d'en être convaincu.

Prêtre – Ce n'est pas à moi d'en juger... Je crois au repentir et au pardon. Et j'ai choisi de servir Dieu.

Médecin – Et moi les hommes.

Prêtre – Oui. Tous les hommes. Sans exception. Médecins, prêtres, avocats... nous sommes les seules personnes en qui même le pire des hommes peut avoir une confiance absolue. C'est cela notre engagement. C'est une mission difficile et ingrate, mais elle est essentielle. Nous sommes le dernier rempart contre la barbarie. Et le dernier recours pour ceux que tout le monde a déjà condamnés, mais en qui subsiste encore une étincelle d'humanité.

Médecin – Certes, mais pendant que nous dissertons, des citoyens meurent sous les balles ou sous la torture.

Prêtre – Et c'est par un parjure et par un meurtre que vous voulez sauver l'Humanité ? Vous prétendez mettre fin à une tyrannie en employant les méthodes du tyran ? En reniant le serment que vous avez solennellement prononcé devant vos pairs ?

Médecin – Je vous l'ai dit. Ce n'est pas une décision facile...

Le prêtre se fige et la lumière change pour un nouvel aparté avec le public.

Médecin *(au public)* – Si vous étiez médecin, que feriez-vous à ma place dans une telle situation ? *(Il saisit le dossier sur son bureau et le montre au public)* Qui transmet le dossier à un confrère afin de sauver la vie de ce général ? Levez la main ! *(Le temps nécessaire pour laisser à une partie du public la possibilité de lever la main)* Qui range ce dossier dans un tiroir et laisse mourir ce tyran ? Levez la main ! *(Le temps nécessaire pour laisser à une partie du public la possibilité de lever la main).* Mais vous n'êtes pas médecin, n'est-ce pas...?

La lumière revient à la normale et l'action reprend son cours.

Prêtre – Êtes-vous favorable à la peine de mort, Docteur ?

Médecin – Non... En temps normal, non.

Prêtre – On est pour ou contre la peine de mort. Il ne peut pas y avoir d'exceptions. Sinon il n'y aurait bientôt plus que des exceptions. La vie est sacrée. Même dans les pays laïcs, c'est au nom de ce principe qu'on a aboli la peine capitale... Pour ne pas nier définitivement toute humanité même au pire des criminels... et pour affirmer malgré tout la possibilité même infime d'une rédemption.

Médecin – Je suis favorable à l'avortement. Et dans certains cas à l'euthanasie. En tant que médecin, il peut m'arriver d'avoir à donner la mort. Et donc de contrevenir au serment d'Hippocrate. Mais à moi de vous retourner la question. Êtes-vous pour le respect de la vie, en toute circonstance ?

Prêtre – En tant que prêtre, oui.

Médecin – Vous êtes donc contre l'avortement, même en cas de viol, ou en cas de grossesse mettant en danger la vie de la mère ? Vous êtes aussi contre le fait d'abréger les insupportables souffrances d'une personne pour laquelle la médecine ne peut plus rien.

Prêtre – En tant qu'homme, je ne suis pas insensible à la détresse humaine...

Médecin – Donc vous aussi, vous placez parfois l'homme devant le prêtre, afin de répondre aux questions difficiles que nous pose la réalité. Plutôt que de vous abriter derrière de grands principes moraux conduisant parfois à des décisions inhumaines.

Prêtre – En tant que prêtre, je n'ai le pouvoir d'ôter la vie à personne... Mais si un médecin me confessait l'avoir fait dans des circonstances très particulières, et qu'il se repentait sincèrement, je lui donnerais l'absolution.

Médecin – Dans ce cas, il suffira que je me confesse à vous après la mort du Général. Pour soulager ma conscience et la vôtre.

Prêtre – Votre décision est donc prise...

Médecin – Puisqu'en plus, vous vous engagez à m'absoudre.

Prêtre – Vous envisagez de laisser sciemment mourir un homme. Je ne peux pas vous donner l'absolution par avance.

Médecin – Après tout, le Général est déjà vieux... Cela ne fera qu'anticiper sa mort de quelques mois. De quelques jours peut-être... On ne peut pas vraiment parler d'un assassinat... Disons qu'il s'agit d'éviter tout acharnement thérapeutique.

Prêtre – Vous jouez sur les mots. Mais je ne peux pas vous laisser perpétrer une telle abomination.

Médecin – Vous iriez jusqu'à me dénoncer ?

Prêtre – C'est mon devoir.

Médecin – Je vous rappelle que vous êtes lié par le secret de la confession !

Prêtre – Certes, mais il existe des dérogations à cette obligation de secret... Si la vie d'un homme est en jeu, notamment.

Médecin – Je me suis confié à vous... Et vous me dites maintenant que le secret de la confession n'est pas un principe absolu... Dans le passé, pourtant, l'Église s'est tue sur des crimes bien plus abjects...

Prêtre – Si un homme me révèle son intention d'en tuer un autre, ou de perpétrer un attentat, j'ai le devoir d'en informer la justice. Même selon la loi des hommes, c'est mon devoir absolu. Cela relèverait sinon de la non-assistance à personne en danger... Un avocat, s'il est informé que son client prémédite un meurtre, est tenu d'avertir la police. Un médecin aussi, d'ailleurs, et vous le savez très bien.

Médecin – Mais je ne vais tuer personne. Je vais juste laisser faire la nature... Laisser faire Dieu, en quelque sorte.

Prêtre – Vous convoquez Dieu quand cela vous arrange. Alors que vous ne croyez pas en Lui.

Médecin – Vous allez donc renier votre serment, vous aussi ?

Prêtre – Je vous l'ai dit, il s'agit de sauver une vie. Je ne suis tenu dans ce cas par aucun serment.

Médecin – Même si en me dénonçant à la police de ce régime totalitaire, vous me condamnez à une mort certaine ?

Prêtre – Il vous suffit de faire votre devoir de médecin pour échapper à cette condamnation...

Médecin – Je ferai mon devoir de citoyen.

Prêtre – Alors vous ne me laissez pas le choix...

Médecin – Êtes-vous sûr que c'est le prêtre, et non pas l'officier qui va me dénoncer ?

Prêtre – Je suis prêtre avant d'être officier. Mais je suis homme avant d'être prêtre. Et l'homme que je suis ne vous laissera pas ôter la vie à l'un de vos semblables.

Le téléphone sonne. Le médecin décroche.

Médecin – Oui, Sergent ? Je vous écoute... D'accord... Bien... J'irai dès que possible... *(Il raccroche)* Le leader de l'opposition vient d'être retrouvé pendu dans sa cellule...

Le prêtre accuse le coup.

Prêtre – C'est épouvantable...

Médecin – On me demande de constater la mort et d'attester officiellement qu'il s'agit bien d'un suicide. Vous le voyez, mon Père, le Général, lui, ne s'embarrasse pas du secret pour assassiner ses opposants. Il le fait au grand jour. Et c'est à moi, en tant que médecin légiste, de maquiller ces assassinats en suicides.

Prêtre – C'est une ignominie... Vous allez vous prêter à cette mascarade ?

Médecin – Tout à l'heure vous vouliez que je me contente d'obéir aux ordres !

Prêtre – Je suis d'accord avec vous sur ce point. Quand les ordres sont illégitimes, c'est un devoir de désobéir.

Médecin – Je vous ai dit comment je pourrais mettre fin sans douleur à cette escalade de la violence...

L'action se fige et la lumière change pour un nouvel aparté.

Prêtre *(au public)* – Faute de pouvoir m'en remettre à Dieu, j'ai besoin de votre aide... Vous êtes prêtre. Que feriez-vous à ma place ? Qui d'entre vous dénonce ce médecin, après l'avoir entendu en confession, pour préserver la vie d'un homme qui se trouve être aussi un impitoyable tyran ? Levez la main. *(Le temps pour certains spectateurs de lever la main)* Qui ne dit rien et laisse ce médecin perpétrer un meurtre en négligeant de soigner son patient ? Levez la main. *(Le temps pour certains spectateurs de lever la main)* Mais vous n'êtes pas prêtre, n'est-ce pas ?

La lumière revient à la normale et l'action reprend son cours.

Prêtre – Je vous avoue être démuni devant tant de violence...

Médecin – Si vous parlez, vous aurez ma mort sur la conscience... Vous avez vu comment le Général traite ses opposants. On me retrouvera moi aussi pendu dans ma cellule... Vous allez vraiment me dénoncer ?

Prêtre – Pas si vous m'en empêchez...

Médecin – Vous en empêcher ? Comment ?

Prêtre – En me tuant moi aussi...

Médecin – C'est ce que vous souhaitez ?

Prêtre – Je vous laisse libre de votre choix.

Médecin – Pour éviter d'avoir à choisir vous-même... Pour qui vous prenez-vous, mon Père, en vous offrant ainsi en sacrifice ? Pour Jésus-Christ ? Mais votre sacrifice n'aurait aucun sens... et ne serait utile à personne !

Prêtre – Jésus s'est sacrifié pour offrir aux hommes la possibilité d'une réconciliation. C'est d'ailleurs le sens même du mot religion. Relier les croyants entre eux. Et c'est aussi le sens de l'eucharistie. La communion entre tous les hommes...

Moment de flottement. Le médecin semble à court d'arguments.

Médecin – Dans ce cas... La messe est dite, mon Père... Et c'est l'heure de la piqûre...

Prêtre – Je suis prêt.

Le médecin prépare l'injection, sous le regard du prêtre.

Médecin – Rassurez-vous ça ne fera pas mal. Vous ne sentirez presque rien...

Prêtre – Je m'en remets entièrement à vous... comme tous vos autres patients.

Le médecin lui fait l'injection.

Médecin – Vous ne voulez toujours pas boire quelque chose ?

Prêtre – Je veux bien un verre d'eau.

Médecin – Je vais vous le chercher...

Le médecin sort. Le prêtre voit le dossier sur le bureau. Il le prend, mais ne l'ouvre pas. Le médecin revient avec un verre d'eau. Le prêtre repose le dossier sur le bureau.

Médecin – Ah... Attention, mon Père, secret médical...

Prêtre – De toute façon, je serais bien incapable d'interpréter ces images...

Le médecin lui tend le verre d'eau et le prêtre le prend.

Médecin – Voilà votre verre d'eau.

Prêtre – Le verre du condamné...?

Médecin – Vous seriez vraiment prêt à vous sacrifier pour échapper à vos responsabilités ?

Prêtre – Pour échapper à mes responsabilités, non. Pour ne pas avoir à trahir mes convictions, peut-être.

Médecin – N'est-ce pas une façon de fuir la réalité pour éviter d'avoir à l'affronter ? Je me demande si vous n'auriez pas mieux fait d'être moine, finalement.

Prêtre – C'eût été plus facile, sans doute.

Médecin – Et tout cela pour sauver un homme qui s'est rendu coupable de crimes contre l'Humanité.

Prêtre – Dieu se chargera de le juger. Ou la justice des hommes.

Médecin – Pour l'instant la justice, c'est lui... Et il prétend la rendre au nom de Dieu.

Prêtre – Je ne souscris pas à cette nouvelle Inquisition, croyez-moi.

Médecin – Mais vous n'avez rien fait pour vous y opposer... Après la chute du régime, vous pourriez être appelé à témoigner, vous savez ? Malgré le secret de la confession... On vous reprochera d'avoir collaboré.

Prêtre – Oui... Vous aussi, d'ailleurs... Vous êtes le médecin particulier du Général. Et pour l'instant, vous n'êtes pas vraiment connu pour être un opposant acharné... N'est-ce pas pour vous assurer un avenir serein que vous voulez quitter le navire juste avant le naufrage... après avoir laissé le capitaine se noyer ?

Médecin – Je ne pourrais même pas passer pour un résistant de la dernière heure, hélas. J'aurais précipité la fin du tyran, mais comme ce faisant j'aurais trahi mon serment de médecin, je ne pourrais pas me vanter de cet exploit.

Prêtre – Vous pourriez l'assassiner au grand jour. D'un coup de pistolet. En tant qu'officier vous possédez une arme, et vous recevez régulièrement le Général en consultation.

Médecin – Je ne serai jamais un héros, je le crains. Je ne serai jamais Brutus poignardant César devant le Sénat réuni. Je n'aurai pas ce courage. Contrairement à vous, je n'ai pas le goût du sacrifice. Je ne suis qu'un lâche, en effet.

Prêtre – C'est pourquoi cet assassinat en catimini vous convient bien, n'est-ce pas...?

Médecin – Le crime sans le châtiment... Mais sans la gloire posthume non plus.

Prêtre – Sans le châtiment, cela reste à voir. Vous ne serez pas exécuté par la dictature pour avoir assassiné le Général, mais vous serez peut-être condamné par les libérateurs pour avoir collaboré. Comme moi...

Médecin – Vous voyez, pour moi non plus il n'y a pas de bonne solution. Et puis vous avez raison. Je l'aurai mérité, au fond. Au début, j'ai soutenu ce coup d'État. Pour échapper au chaos. J'ai cru aux bienfaits du retour à l'ordre. Mais quand il est imposé par les plus forts aux plus faibles, l'ordre devient vite un nouveau désordre.

Prêtre – Hélas, l'ordre comme le désordre sont régis par la loi du plus fort.

Médecin – Alors que faire ?

Prêtre – Le destin de l'Homme est de marcher sans carte dans un désert sans chemin, à la recherche d'une oasis qui n'existe pas. C'est pourquoi il vaut mieux avoir la Foi pour compagnon de voyage...

Le médecin sort l'image médicale du dossier.

Médecin – Ou l'éclairage de la science... Vous savez ce qu'est la sémiologie, mon Père ?

Prêtre – C'est l'étude des signes. Ce n'est pas parce qu'on a la Foi qu'on ne s'intéresse pas à la science, Docteur. Et à l'inverse, il y a aussi des croyants parmi les plus grands scientifiques.

Médecin – En médecine, la sémiologie, c'est l'étude des symptômes qui permettent de poser un diagnostic et donc de prescrire un traitement. Finalement, les médecins sont les héritiers des augures d'autrefois, qui prétendaient lire l'avenir dans les entrailles des animaux.

Prêtre – Ce sont les haruspices qui dans la Rome antique lisaient dans les entrailles des animaux sacrifiés. Les augures interprétaient plutôt le vol des oiseaux...

Médecin – Quoi qu'il en soit, ces devins sont aussi vos prédécesseurs, non ?

Prêtre – Oui. Nous faisions autrefois le même métier, vous et moi. Ce n'est que très récemment que les chemins de la science et de la religion se sont séparés. Pour le meilleur et parfois pour le pire...

Le médecin examine de nouveau l'image médicale.

Médecin – Lire les signes... Après tout, la médecine n'est toujours pas une science exacte... Je pourrais tout simplement m'être trompé... Aux yeux de tous, ce ne serait alors qu'une erreur médicale...

Prêtre – Mais vous, vous saurez que vous avez laissé volontairement mourir un de vos patients.

Médecin – Je penserai à tous ceux que j'aurai sauvés.

Prêtre – Comme les augures dont vous parliez, vous pensez connaître l'avenir, et influer à vous seul sur le cours de l'Histoire ?

Médecin – Je peux toujours essayer...

Prêtre – Comment pouvez-vous être sûr que la chute du dictateur ne sera pas suivie d'un bain de sang ? D'une guerre civile ? D'une épuration à grande échelle ? Cette dictature en engendrera peut-être une autre. Plus sanglante encore. L'Histoire nous a montré qu'à la Révolution peut succéder la Terreur.

Médecin – Alors quoi ? Ne rien faire ? Ne pas résister ? Même quand on est un lâche et qu'on a le moyen de le faire sans prendre aucun risque ?

Prêtre – Je ne sais pas...

Médecin – Vous-même, n'avez-vous jamais mauvaise conscience ?

Prêtre – Si... Mais je crois en la parole donnée. Au serment que nous avons fait tous les deux. Chacun à notre façon, nous avons prononcé des vœux. Nous devons tenir parole, quoi qu'il arrive. Sinon, plus rien ne pourra tenir. La loi elle-même, dans son application, est parfois injuste. Mais s'il n'y a plus de loi, il n'y a plus de civilisation. Et sans la foi dans la parole donnée, il n'y a plus d'Humanité...

Médecin – La parole peut aussi être une arme. Le dictateur, c'est celui qui dicte. Qui dicte sa propre loi. La loi du plus fort.

Prêtre – Et celui qui prononce un arrêt de mort, de son propre chef, au mépris de la loi ? Ne devient-il pas lui aussi un dictateur en puissance ?

Médecin – Les lois sont faites pour être interprétées. Il y a des moments dans la vie où la mort d'un homme peut être la moins mauvaise des solutions.

Prêtre – Aujourd'hui peut-être. Mais quand on met la main dans cet engrenage, est-on sûr qu'il ne finira pas par nous écraser tout entier ? Ne faut-il pas un jour, individuellement, décider de rompre ce cycle de la violence ?

Médecin – Alors vous aussi, comme ce futur prêtre, vous auriez sauvé Hitler de la noyade.

Prêtre – J'aurais sauvé un enfant. Je ne l'aurais pas condamné par avance. Sinon il faudrait enfermer préventivement tous les intégristes parce qu'ils risquent de devenir des terroristes. Et enfermer tous les croyants parce qu'ils risquent de devenir des intégristes. À ce compte-là, ceux qui nous gouvernent auraient tôt fait de jeter en prison tous ceux qui ne pensent pas exactement comme eux...

Médecin – Mais c'est déjà le cas avec cette dictature aux allures de théocratie !

Prêtre – En effet. C'est pourquoi ceux qui la renverseront doivent à tout prix éviter de reproduire ce schéma mortifère.

Médecin – Vous le disiez vous-même tout à l'heure. Si on sait qu'un homme va perpétrer un attentat, ne faut-il pas l'arrêter ?

Prêtre – Mais on ne peut jamais savoir...

Médecin – On ne peut jamais être certain, j'en conviens... mais il faut parfois se défendre avant d'être attaqué. Il n'est pas sûr que vous soyez jamais contaminé par un virus, et pourtant vous acceptez d'être vacciné.

Prêtre – Vous ne pouvez pas comparer les pires d'entre nous à des virus malfaisants qu'il faudrait éliminer par anticipation, en leur niant ainsi toute humanité. Le mal est d'abord en chacun de nous. Il nous appartient de le combattre en nous-mêmes, avant de le combattre chez les autres.

Médecin – Je me charge de ma part d'ombre. Mais cela n'arrêtera pas la main du meurtrier prêt à frapper.

Prêtre – Il y a aujourd'hui des modèles pour prévoir qui va devenir un criminel. Des modèles fiables à presque cent pour cent, nous dit-on. Faut-il enfermer ces gens à titre préventif ?

Médecin – On enferme bien les fous dangereux.

Prêtre – Parce qu'ils n'ont plus leur libre arbitre...

Médecin – Et on peut aussi provoquer un avortement parce qu'un test a montré que l'enfant serait trisomique.

Prêtre – Ce qui pose la question de l'eugénisme en général... Faut-il éliminer à la naissance tous les porteurs d'un gène de maladie ? Pour qu'ils ne soient pas un fardeau pour eux-mêmes et pour la société...

Médecin – Dans le cas de l'eugénisme, on ne parle pas de criminels.

Prêtre – Certains ont prétendu identifier un chromosome du crime... La science moderne nous ramène étrangement à la phrénologie du XIXe siècle, qui prétendait déceler des tares congénitales à partir de la forme du crâne... On n'est pas loin des délires pseudo-scientifiques des savants fous nazis, qui ont conduit aux exterminations de masse. Avec le funeste projet de faire émerger une race supérieure. Le degré de civilisation ne se mesure-t-il pas plutôt au sort réservé aux plus faibles ?

Médecin – Pour l'instant il s'agit surtout du sort qu'il convient de réserver à l'homme fort de ce régime. Pensez-vous vraiment que le Général puisse encore s'amender ? Et quelle serait d'ailleurs la sincérité de ce repentir alors que la foule gronde déjà aux portes du Palais Présidentiel...

Prêtre – Ce sera aux tribunaux des hommes d'en juger. En posant la question de sa responsabilité. Quelle est notre part de liberté face au déterminisme ? Voilà la question... Si notre destin est déjà scellé dès notre naissance, nous ne sommes plus des hommes, mais des machines programmées à l'avance. Je ne peux pas accepter de vivre dans un tel monde... Si vous pensez que certains sont programmés pour faire le mal, comme d'autres pour faire le bien, il n'y a plus de liberté, plus de responsabilité et plus de rédemption possible. Il suffirait alors de trier le bon grain de l'ivraie, scientifiquement, jusqu'à éradiquer définitivement toutes les mauvaises herbes. Ne serait-on pas alors dans une société totalitaire ?

Médecin – Je crois à la liberté. Mais elle n'est pas totale... On est plus ou moins libre de répondre à la question, mais la question, elle, nous est imposée. Prenez l'exemple d'une famille nombreuse. Chaque enfant doit se déterminer par rapport à un même contexte. Et chacun apporte une réponse différente, en fonction de ce qu'il est, et de ses choix.

Prêtre – Oui... Quand on a été victime de violence, on peut devenir violent soi-même ou pas. On se détermine là-dessus, c'est vrai. Mais je veux croire à ce qu'on appelle aujourd'hui la résilience.

Médecin – En effet. On se détermine en fonction du contexte qui nous est imposé et en fonction de ce qu'on est. Mais a-t-on vraiment le choix de ce qu'on est ?

Prêtre – Vous pensez que le Général était déterminé à devenir dictateur ? Qu'il n'avait pas le choix ? Et vous en tirez la conclusion qu'on aurait dû l'éliminer à la naissance ? Comme le jeune Hitler, on aurait dû le noyer ?

Médecin – Je ne sais pas... Je crois surtout que ce débat philosophique est un peu vain... Alors que sous nos fenêtres des gens se battent pour changer le cours de l'Histoire.

Un temps pendant lequel on peut entendre la rue qui gronde et des rafales d'armes automatiques.

Prêtre – Pour l'instant, hélas, en tant que médecin et en tant que prêtre, nous ne pouvons qu'attendre impuissants pour savoir ce qui résultera de cette confrontation. D'ailleurs... qu'est-ce qui vous a poussé à devenir médecin ?

Médecin – Mon père était chirurgien. L'un de mes frères est radiologue et l'autre dentiste. J'ai une lourde hérédité. Et vous ? J'imagine que votre père n'était pas moine.

Prêtre – Mon père était boucher... Il n'était pas croyant, et il n'a pas approuvé mon choix de devenir prêtre.

Médecin – Il devait être déçu qu'il n'y ait personne pour reprendre la boucherie familiale...

Prêtre – Un fils curé... Il aurait préféré que je lui annonce que j'étais gay, je crois...

Médecin – Vous êtes fils unique ?

Prêtre – J'ai quatre sœurs. Aucune n'est entrée au couvent, je vous assure...

Médecin – Quatre sœurs... et vous avez choisi de porter la robe.

Prêtre – Vous avez des enfants, Capitaine ?

Médecin – J'ai un fils.

Prêtre – Si votre fils était un criminel et venait vous voir, blessé, pour être soigné, le laisseriez-vous mourir ?

Médecin – Probablement pas.

Prêtre – En devenant prêtre j'ai décidé, comme Notre Seigneur, de considérer tous les hommes comme mes propres enfants. Vous comprendrez que je ne puisse pas accepter d'en laisser mourir un seul, même le pire d'entre eux.

Médecin – Mon fils est plus courageux que moi. Il est en ce moment même sur les barricades. Il peut être tué à tout instant. C'est aussi pour le sauver que je veux en finir au plus vite avec ce régime, et donc avec ce tyran.

Prêtre – Mais rien n'est encore écrit. Le pire n'est jamais sûr.

Médecin – Je crains qu'il ne soit plus que probable, hélas.

Un temps. Nouveau tumulte au dehors.

Prêtre – En un sens, je vous plains... Il doit être bien triste de vivre dans un monde où la vie de chacun est déterminée à l'avance.

Médecin – Même si pour les criminels, le déterminisme est une bonne excuse pour s'exonérer de leurs responsabilités. Vous connaissez cette autre histoire ? Un homme voit un serpent coincé sous une pierre. Le serpent le supplie de le libérer en lui promettant de ne pas le piquer. L'homme soulève la pierre et le serpent le pique. Le serpent s'excuse auprès du mourant en lui expliquant qu'il est dans sa nature de tuer.

Prêtre – Alors il est aussi dans ma nature de ne pas vous laisser commettre ce crime.

Médecin – Jusqu'à me dénoncer, en me condamnant à une mort certaine ?

Prêtre – Si vous ne me laissez pas le choix.

Médecin – Vous ne le ferez pas.

Prêtre – Parce qu'au lieu de m'injecter un vaccin, vous m'avez injecté un poison, comme ce serpent dont vous parliez ?

Médecin – Vous pensez que c'est ce que j'ai fait ?

Prêtre – Vous pouviez laisser mourir le Général sans me le dire en confession... Votre décision était déjà prise, non ? Pourquoi vous être confessé à moi pour ce crime à venir ?

Médecin – Parce que j'avais besoin d'être encouragé, peut-être... Je suis un lâche, je vous l'ai dit. J'avais besoin de votre bénédiction...

Prêtre – Si vous m'avez vraiment injecté un poison, sachez que je vous pardonne... Et puis vous m'éviterez un problème de conscience à moi aussi...

Médecin – C'est ce que vous vouliez, non ?

Prêtre – Je prierai pour vous le temps qu'il me reste à vivre...

Médecin – Ce sera sans doute la première fois dans l'histoire qu'un prêtre est assassiné pendant une confession, et qu'il absout son assassin dans la foulée.

Prêtre – Je regrette malgré tout de ne pas avoir pu vous convaincre...

Un temps.

Médecin – Lancer une corde ou pas à un tyran qui se noie...? Pour le pendre, peut-être...

Le téléphone sonne. Le médecin répond.

Médecin – Oui, Sergent... Oui... Quand ? C'est épouvantable, en effet... Je comprends... D'accord... *(Il raccroche)* Le Général vient de succomber à une attaque cardiaque...

Prêtre – Dieu du Ciel...

Médecin – Dieu n'a pas grand-chose à voir avec cela, vous le savez...

Prêtre – Mais maintenant que votre faute est consommée, je peux vous absoudre...

Médecin – Vraiment ?

Prêtre – Si vous vous en repentez sincèrement.

Médecin – Je n'en tire aucune gloire, en tout cas.

Prêtre – Je m'en contenterai... Que Dieu, le Père de miséricorde, qui a réconcilié le monde avec lui-même par la mort et la résurrection de son Fils, vous accorde le pardon et la paix. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous pardonne vos péchés, que vous avez confessés, et je vous rends à la communion de l'Église. Que le Seigneur soit avec vous.

Médecin – M'absoudrez-vous aussi de vous avoir assassiné ?

Prêtre – Je vous ai déjà pardonné. Mais pour vous absoudre, il faudrait que le crime soit vraiment accompli, et que je sois déjà mort. Cela me semble donc difficile... Il faudra vous trouver un autre confesseur.

Médecin – Je vois...

Prêtre – Mais vous ne m'avez pas vraiment empoisonné, n'est-ce pas ?

Médecin – Et vous ? M'auriez-vous vraiment dénoncé ?

Prêtre – Allez savoir...

Médecin – En tout cas, vous ne mourrez pas d'une maladie contagieuse... Vous êtes vacciné pour quelques années...

Le prêtre se lève pour partir. Le téléphone sonne. Le médecin répond.

Médecin – Oui Sergent... Merci de m'avoir prévenu... *(Il raccroche)* Les manifestants envahissent le palais, nous aurons bientôt à rendre compte de nos actes...

Prêtre – Dieu nous vienne en aide...

Le médecin sort un pistolet d'un tiroir et le pose sur son bureau.

Médecin – Aide-toi... et le Ciel t'aidera.

Prêtre – Contre qui comptez-vous utiliser cette arme, Capitaine ? Contre vos compagnons d'hier ou contre vos amis d'aujourd'hui, qui ne vous considèrent sans doute pas comme l'un des leurs ?

Médecin – Nous verrons bien, mon Père. Pour l'heure il s'agit de sauver notre peau. Ne restons pas là...

Le médecin se lève. Tous deux se dirigent vers la sortie.

Noir.

Fin.

L’auteur

Né en 1955 à Auvers-sur-Oise, Jean-Pierre Martinez monte d’abord sur les planches comme batteur dans divers groupes de rock, avant de devenir sémiologue publicitaire. Il se tourne ensuite vers l’écriture de scénarios pour la télévision, puis revient à la scène en tant que dramaturge. Auteur de plus de cent vingt pièces de théâtre, dont certaines sont devenues des classiques du répertoire (*Vendredi 13, Strip Poker*), il est aujourd’hui un dramaturge français dont les œuvres connaissent une large diffusion internationale. Ses comédies, traduites dans de nombreuses langues, ont été représentées dans plus de cent pays.

Souhaitant favoriser la diffusion de ses œuvres et faciliter leur accès aux compagnies théâtrales, Jean-Pierre Martinez propose ses textes en téléchargement gratuit sur ses sites : https://comediatheque.net/ et https://jeanpierremartinez.net/

Toute représentation publique reste cependant soumise à autorisation auprès de la SACD.

Pour les lecteurs et les compagnies qui préfèrent disposer d’un ouvrage imprimé, ses pièces sont également disponibles en édition papier sur le site The Book Edition.

Pièces de théâtre

Monologues

Comme un poisson dans l'air
Happy Dogs

Pour 2

Alban et Ève
Attention fragile
Au bout du rouleau
Elle et Lui
Euro Star
La Corde
La Fenêtre d'en face
La Maison de nos rêves
La Robe de chambre
Le Joker
Les Naufragés du Costa Mucho
Même pas mort
Pile ou face
Préliminaires
Rencontre sur un quai de gare
Repentir
Réveillon à la morgue
Roulette russe au Kremlin
Une vocation contrariée
Y a-t-il un pilote dans la salle?

Pour 3

Attention fragile
Cartes sur table
Crash Zone
Dessous de table
Horizons
Le Bistrot du hasard
Ménage à trois
Plagiat
Un bref instant d'éternité
Un petit meurtre sans conséquence
Un petit pas pour une femme...
Vendredi 13

Pour 4

Amour propre et argent sale
Appellations d'origines non contrôlées
Après nous le déluge
Bed & Breakfast
Coup de foudre à Casteljarnac
Crise et Châtiment
Déjà vu
Des beaux-parents presque parfaits
Du pastaga dans le champagne
Gay Friendly
Happy Hour
Juste un instant avant la fin du monde
Le Bocal
Le Contrat
Le Coucou
Le Gendre idéal
Les copains d'avant... et leurs copines
Les Pyramides
Les Touristes
Nos pires amis
Photo de famille
Quarantaine
Quatre Étoiles
Requiem pour un Stradivarius
Strip Poker
Un Cercueil pour deux
Un enterrement de vies de mariés
Un mariage sur deux
Un os dans les dahlias
Une soirée d'enfer
Y a-t-il un auteur dans la salle?
Y a-t-il un critique dans la salle?

Pour 5

Crise et Châtiment
Diagnostic réservé
Happy Hour
Il était une fois dans le web
Mortelle Saint-Sylvestre
Piège à cons
Sans fleur ni couronne
Tout est bien qui commence mal

Pour 6 et plus

Apéro tragique à Beaucon-les-deux-Châteaux
Bienvenue à bord
Bureaux et dépendances
Café des Sports
Comme un téléfilm de Noël... en pire
Crise et Châtiment
Diagnostic réservé
Échecs aux Rois
Embouteillage boulevard des Allongés
Erreur des pompes funèbres en votre faveur
Fake News de comptoir
Flagrant délire
Happy Hour
Héritages à tous les étages
Hors jeux interdits
Il était un petit navire
La représentation n'est pas annulée
Le Pire village de France
Le Plus beau village de France
Les Flamants bleus
Les Rebelles
Miracle au Couvent de Sainte Marie-Jeanne
Préhistoires grotesques
Pièges à cons
Primeurs
Réveillon au poste
Revers de décors
Série blanche et humour noir
Spéciale Dédicace
Sur un plateau
Un boulevard sans issue
Un si joli village

Recueils de sketchs
À cœurs ouverts
Alban et Ève
Avis de passage
Brèves de confinement
Brèves de coulisses
Brèves de scène
Brèves de square
Brèves de trottoirs
Brèves du temps perdu
Brèves du temps qui passe
Bureaux et dépendances
Canicule
De toutes les couleurs
Des animaux et des hommes
Des valises sous les yeux
Drôles d'histoires
Elle et Lui
Le Comptoir
Mélimélodrames
Minute, papillon !
Morts de rire
Pas de panique !
Pour de vrai et pour de rire
Sens interdit, sans interdit
Trop c'est trop !
Trous de mémoire
Tueurs à gags

Adaptation
L'Étoffe des Merveilles (d'après l'œuvre de Cervantès)

Autofiction
Écrire sa vie

Essais
Dramaturgies théâtrales
Écrire une comédie pour le théâtre

Poésie
Rimes orphelines

Nouvelles
Vous m'en direz des nouvelles

Toutes les pièces de Jean-Pierre Martinez sont librement téléchargeables sur ses sites :
https://jeanpierremartinez.net/
https://comediatheque.net/

Toutes les chansons de Jean-Pierre Martinez peuvent être librement écoutées sur son site :
https://jeanpierremartinezmusic.com/

Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de propriété intellectuelle.
Toute contrefaçon est passible d'une condamnation
allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison.

Paris – Mars 2024
© La Comédiathèque – ISBN 978-2-38602-174-9

Ouvrage téléchargeable gratuitement